



CHAPITRE I

La senteur des fruits était à peine discernable sous l'odeur des brochettes de mouton qu'un vieil Arabe à keffieh faisait griller sur un petit barbecue, au coin de la rue. Sous l'œil méfiant des soldats postés aux endroits stratégiques du quartier, les marchands d'eau ambulants tentaient de faire concurrence aux jeunes vendeurs de soda accroupis derrière les grands bacs à lessive où les canettes étaient empilées entre d'énormes morceaux de glace. Les cris des marchands se mêlaient aux klaxons des taxis et des bus qui tentaient en vain de sortir de l'énorme bouchon à l'angle de la rue. Bibi était fidèle au poste, hurlant pour le compte des taxistes : « *Yallah*¹ Ramallah, Babisgac, Bethléem, Al Khalil »... De temps en temps, sous la huée des enfants, les chevaux de la police montée obligeaient un véhicule à faire marche arrière. Sur le trottoir, des mendiants sollicitaient la générosité des passants : un pauvre hère exhibait au grand jour ses moignons ; assise dans la rigole, son bébé sur les genoux, une femme fuligineuse tendait une main suppliante en promettant aux passants la bénédiction d'Allah.

Du lycée français à la Porte de Damas, Khaled, Walid et Mahmoud avaient marché en silence, peu enclins aux

1. *Yallah* (arabe) : en avant !



effusions en cette période étrange de leur vie où, munis d'un laisser-passer en bonne et due forme, ils avaient pour la première fois séjourné librement à Jérusalem. Ils semblaient comme abasourdis par leur rentrée : une semaine de cours dans une langue qu'ils maîtrisaient à peine, au milieu d'élèves de toute nationalité, et surtout avec des professeurs pour la plupart israéliens. Ces Israéliens, leurs ennemis de toujours, qu'ils n'avaient jamais vus qu'en uniforme kaki, dans leurs jeeps, dans leurs tanks, à un jet de pierres. Eux, les enfants de l'Intifada, se retrouver au coude à coude, dans une pièce exiguë, avec des Juifs français ou immigrés... Fascination, humiliation, répulsion, tout se mêlait en eux, le meilleur et le pire ; comme par un accord tacite, ils n'avaient pas voulu échanger leurs premières impressions de vive voix. Leur estomac était comme brouillé.

Khaled et Walid saluèrent Mahmoud d'un geste de la tête, sec et discret, puis montèrent dans un car palestinien sur le départ. Bibi, l'employé municipal, héla le chauffeur qui stoppa brusquement, suscitant le mécontentement des passagers : « *Khalass*, ça suffit ! » Les deux garçons grimperent par l'arrière, indifférents aux protestations qu'ils avaient suscitées.

Les crieurs rabattaient pour les taxis les derniers clients de l'après-midi. « Babisgat ! Babisgat ! Al Jhalil ! Ramallah, Ramallah ! » Au milieu de la foule compacte, quelques soldats faisaient un tour de ronde, sous l'oeil hostile des marchands de fruits qui remballaient leurs fruits invendus.

Mahmoud monta dans la grosse Mercedes blanche à la plaque d'immatriculation verte, de la même couleur que le chapelet qui pendait au rétroviseur. Trois shékels par personne jusqu'au carrefour de Babisgac, un peu au-delà de Bethléem, sur la route d'Hébron la redoutable. Il s'assit



sur la banquette du fond, entre un vieillard frippé et une paysanne qui tenait son ballot de thym sur ses genoux. À travers la vitre, d'un œil qui ne laissait rien transparaître de ses sentiments, il regardait les voitures descendre la large rue de Ha-Tsankhanim, le long des remparts, qu'il venait lui-même de parcourir à pied quelques instants plus tôt avec ses deux camarades. Il eut un petit sursaut en voyant Pierre, le professeur de français, qui entrait dans la Vieille Ville par la Porte Neuve, suivi de près par Khatchadour et Lionel.

Pierre n'avait par remarqué qu'il était filé depuis la rue des Prophètes, dès la sortie des classes. Après le monastère de Terra Sancta, il prit la rue Saint Francis et descendit avec nonchalance vers le souk El Khanda, le pas traînant, le regard dans le vague. Quel meilleur délassément après une après-midi de cours ?

Cartables en bandoulière, des écoliers bondirent du collège des Frères et le dépassèrent au moment où il croisait des filles en blouse bleu pâle rayée, uniforme des petites élèves arabes de Jérusalem-Est et des Territoires. Les dédales de la Vieille Ville n'avaient aucun secret pour eux, ils y étaient nés. Des éclats de rire parvinrent à ses oreilles. Des gamins avaient dû faire un mauvais tour à un comparse: trois garçons se cachaient derrière une palissade vermoulue. Tandis qu'ils s'éloignaient à reculons, ils manquèrent de se faire écraser par un tracteur qui occupait à lui seul les trois quarts de la ruelle. Hors de question pour le chauffeur de ralentir : il avait la supériorité sur les passants, il klaxonna, continua à la même allure, avec une moue où s'exprimait son mépris pour la pauvre piétaille.



Pierre s'arrêta devant l'entrée d'une courette. Où aboutissaient les escaliers à colimaçon, les portes en bois ouvrant sur la partie secrète de la Casbah ? Il sortit de sa serviette un petit calepin, esquissa un dessin, nota quelques mots.

Khatchadour et Lionel, qui ne l'avaient pas perdu de vue, en profitèrent pour le doubler à son insu et coururent se cacher plus loin.

« Vite, vite, planque-toi ici, moi je me mets de l'autre côté ! » cria Khatchadour.

Lionel entra dans une droguerie, sorte de couloir interminable où s'affairaient des femmes voilées, échangeant leur avis sur des bouteilles de parfum, des produits d'entretien, des ustensiles de cuisine. Leurs enfants leur réclamaient des jouets ou de brillantes petites breloques sous leur étui de plastique. Lionel se cacha derrière une pyramide de paquets de lessive.

Accroupi juste en face, derrière d'énormes corbeilles remplies à ras bord de pistaches, d'amandes et de noix concassées, Khatchadour lui fit un petit signe de connivence de l'autre côté de la ruelle.

Le sourire aux lèvres, Pierre passa devant eux, toujours dans la lune.

Khatchadour allait lever son pouce en signe de la victoire, lorsque le marchand le souleva par le col de la chemise au-dessus des confiseries et lui dit avec brusquerie : « *Chou biddak*² ? Qu'est-ce que tu veux ? Que je te vende au poids ? » avant de l'éjecter sans ménagement dans la rue.

Pierre ne remarqua toujours rien et continua sans se retourner.

Mahmoud était plus détendu. Laissant derrière lui, comme sans regret, les traces d'une civilisation étrangère et hostile

2. *Chou biddak* (arabe) : qu'est-ce que tu veux ?

à la sienne, le vieux taxi à six portes longea Guilo, la grande colonie juive, franchit le *marson*³ à hauteur de Tantour sous le regard méfiant des soldats et parvint à Bethléem. Plusieurs passagers descendirent à la sortie de la ville, non loin de l'hôpital de la Sainte Famille. Une paysanne et deux hommes d'un âge mûr prirent leur place. La salutation musulmane retentit : « *Salam Alaeikoum* !

— *Alaeikoum Salam* ! La paix soit avec vous »...

Sur la route, les mamelons s'échelonnaient harmonieusement jusqu'à l'horizon, où disparaissait toute trace de végétation ; seuls, ici et là, dressés au milieu de rares hameaux jalonnant le parcours, des minarets rompaient la courbure éloquente des lignes.

« Viens, j'ai une idée, dit Khatchadour, qui avait déjà oublié l'intervention musclée du marchand d'amandes. Vite, suis-moi.

— Moins vite, moins vite, je m'essouffle, lui dit Lionel, fatigué, mais surexcité par le souk.

— On va monter sur les toits, lui proposa Khatchadour.

— Sur les toits ! »

Ils gravirent un petit escalier latéral à peine visible de la ruelle. En haut des degrés, les toits s'enchaînaient les uns aux autres, avec ici et là des trous qui correspondaient aux cours intérieures. Les minarets des mosquées, les clochetons des églises surgissaient à hauteur d'homme, familiers, réduits à leur seule partie supérieure, formant le décor d'un village de nains. Instinctivement, Lionel se tourna vers l'Orient. Le Dôme était là, au centre de l'immense esplanade, mis en

3. *Marson* (arabe) : poste de frontière.



valeur par la comparaison avec les autres monticules, encore plus beau, encore plus écrasant sous le soleil...

Khatchadour ne le laissa pas s'abandonner longtemps à sa rêverie :

« Allons dépêche-toi, on va perdre Pierre de vue. »

Le souk était à découvert à cet endroit, gros boyau où se pressait une cohue indescrivable, en mouvement perpétuel, comme si le ramzin en colère s'était levé sur le désert. Ils couraient sur le muret, sautant de temps en temps d'un toit à l'autre lorsque les tôles ondulées et les tuiles n'étaient plus en continuité.

« Là ! Je l'ai repéré, dit Khatchadour.

— Où ? je ne vois pas, répondit Lionel.

— Il vient d'entrer dans la boulangerie. »

Ils s'aplatirent sur les tuiles. Quelques minutes plus tard, juste à un mètre en dessous d'eux, ils virent le crâne légèrement dégarni de leur professeur. Le pain au sésame qu'il venait d'acheter sortait de sa serviette. Il avait commencé à le grignoter.

Lionel était aux anges.

« Je ferai de toi le roi de l'espionnage, dit Khatchadour. À nous deux, nous défierons les services secrets israéliens ! »

Et mimant les agents de l'ombre, Khatchadour n'avança plus que par à-coups saccadés, s'arrêtant tous les deux mètres, regardant en contre-bas avec précaution et faisant signe à son camarade de le suivre.

Pierre s'arrêta, parut réfléchir et entra dans une maison.

« Tiens, c'est là qu'il habite ! cria Khatchadour, qui n'avait plus peur d'être à découvert.

— Où ? demanda Lionel.

— Là, je viens de le voir entrer dans cette maison, là où il y a la petite fenêtre grillagée.

- On est où là ?
- Via Dolorosa. On est à la Troisième station, au croisement de la rue El Wad.
- Troisième station de quoi ?
- Du Chemin de Croix.
- Il réfléchit quelques instants, parut réaliser quelque chose, puis ajouta :
- Mais alors, on ne doit pas être très loin de l'endroit où débouche le tunnel ?
- C'est vrai ! Près de l'Ecce homo, dit Khatchadour en lui montrant le toit d'une église, du côté de l'Ecce homo on m'a dit. Mais c'est toi qui doit savoir ça ! Ton père y travaille, non !
- Le tunnel est un peu plus loin, dans l'axe du couvent de la Flagellation, m'a dit mon père, presque en face.
- Oui, regarde par ici, tu peux voir, c'est tout au bout de la rue.
- Vu d'ici, c'est tout petit Jérusalem ! s'exclama Lionel. C'est par là-bas chez toi ?
- Oui, tu vois la rotonde du Saint Sépulcre, juste derrière nous. À vol d'oiseau on est tout près du quartier arménien.
- Et Fayçal, demanda Lionel, tu sais où il habite ?
- Fayçal ? Là, juste en face, pointant le doigt vers le sud de la ville.
- En face, mais c'est l'Esplanade des Mosquées, dit Lionel, fixant de nouveau ses yeux sur le dôme.
- Eh oui, c'est là qu'il habite notre gentil camarade.
- Quoi, tu...tu...es sérieux ? interloqué que l'on pût habiter dans le lieu qui avait happé son attention dès son arrivée dans la Ville Sainte.
- Eh bien quoi, j'habite bien à côté du Saint-Sépulcre, moi, foi d'Arménien ! dit-il en bombant le torse.
- Mais il n'y pas de maisons sur l'Esplanade !

— Sur, non, mais au bord, oui. Ce n'est pas pour rien que Fayçal El Hussein Ibn Hussein appartient au clan du Mufti.

— Le quoi ?

— Le grand Mufti. C'est comme le grand rabbin ou mon patriarche. Décidément, tu connais rien à la religion, dit Khatchadour, en se moquant de Lionel.

— Et son père, il fait quoi ? Tu sais ?

— J'ai su, mais j'ai oublié. Je sais seulement qu'il est riche comme Crésus. Tu vois l'hôtel Gloria près de la porte de Jaffa, le plus beau de la Vieille Ville. C'est à sa famille. Et la moitié du quartier musulman leur appartient.

— À ses parents ? demanda Lionel, de plus en plus étonné.

— Non, à sa famille. À son clan si tu préfères. Chez les Arabes, ce sont des grandes familles, des vrais tribus. »

Faute de trouver une autre sortie, ils descendirent par l'escalier d'une courette intérieure, en pénétrant par effraction dans une maison particulière. Dans le patio, quelques enfants jouaient autour d'une margelle grillagée. À la vue des garçons, ils appelèrent leur mère. Lionel était effaré par l'audace de Khatchadour.

« Mais tu es complètement fou ! On est chez des gens ici. »

Il voulait remonter *illico presto* lorsqu'une femme arabe sortit d'un couloir. Khatchadour fit son plus beau sourire et joua l'innocence. Il expliqua en arabe qu'ils étaient perdus et qu'ils voulaient sortir dans la rue. La femme leur indiqua le corridor, non sans un regard de méfiance en direction de Lionel, au teint plus blanc que le petit Arménien.

Le chauffeur prit une voie de traverse, continua un bon kilomètre, et stoppa sur le bas-côté.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Mahmoud, ce n'est pas l'heure de la prière. »

Fataliste, le chauffeur répondit :

« Les Juifs ont annoncé qu'à cinq heures ils attaqueraient du haut de leur colonie les voitures arabes qui passeraient. »

Au bout d'un quart d'heure, le chauffeur remit en marche le moteur, puis, tranquillement, fit un crochet pour reprendre, bien plus loin, la route d'Hébron-Al Khalil.

À l'entrée d'Al Khalil, au milieu d'un embouteillage de voitures où chacun s'impatiait, surgit au galop un cavalier poussant sa monture à brides abattues : grand seigneur du désert, le Bédouin avait une moue au visage qui en disait long sur son mépris pour les klaxons actionnés fébrilement par ces pauvres sédentaires, ces chauffards des villes. Le taxi s'arrêta sur la place noire de monde : « *Faddal*⁴¹ ».

Dans une rigole de sang, juste au-dessous des quartiers de viande pendant aux crocs de la boucherie, la tête de chèvre tendait ses deux cornes aux mouches qui venaient y vibronner, puante enseigne à l'entrée du souk, où des colons, par inconscience ou défi, ont trouvé la mort.

Mahmoud laissa à sa gauche le Caveau des Patriarches et remonta la côte en direction du camp des réfugiés, à l'Ouest de la ville. Des grillages de cinq ou six mètres longeaient le camp en bordure de la route : vestiges de la première Intifada, ces palissades métalliques empêchaient les jeunes de lancer sur les voitures des pierres depuis les toits des maisons préfabriquées.

En arrivant, Mahmoud alla saluer sa mère, occupée à traire les biques dans l'arrière-cour de la modeste maison de parpaing. Puis il alla directement dans la remise - sa chambre, regarda la photo de son petit frère Samir, le Martyr, comme

4. *Faddal* (arabe) : s'il-vous-plaît.



à chaque fois qu'il revenait d'Al Qouds, la Sainte, et s'assit à sa table de travail, une modeste planche de bois posée sur des tréteaux de fortune.

Le professeur *Françawi*⁵ avait demandé une fiche de lecture pour le mercredi suivant : Mahmoud prit son livre, *l'Ami retrouvé*, de Fred Ulmann, emprunté à la bibliothèque du lycée, faute de pouvoir l'acheter, et se mit au travail.

« Khatchadour, dit Lionel, il faut pas que je rentre trop tard, sinon ma mère va me tirer les oreilles. Elle veut que je fasse mes devoirs dès que j'arrive.

— Pas de souci, je te montre juste où j'habite, ç'est sur le chemin d'Abou Tor. Il n'y a que mon grand-père, mes parents accompagnent encore des groupes de touristes à cette heure. Tu le salues et hop, tu es chez toi en moins de deux », dit-il en faisant claquer son doigt.

Ils remontèrent vers la Porte de Sion. Plutôt que de marcher sur le macadam de la route, ils longèrent les murailles de Soliman le Magnifique, sur les rares touffes d'herbes qui parvenaient à poindre.

Ils marchaient derrière un religieux reconnaissable à son long manteau noir, dignement porté malgré la chaleur. Des bas enserraient ses frêles jambes en arceau. Deux tresses très longues, grisonnantes et fournies, tombaient à pic de son cafetan noir, avec une parfaite symétrie, comme celles d'une petite fille prématurément vieillie.

Khatchadour glissa à Lionel : « Tu le dépasses par la droite, et moi par la gauche ». Quand ils arrivèrent à sa hauteur, Khatchadour passa vite sa main dans le dos du Hassid, tira sa tresse droite d'un coup sec comme une clochette à l'entrée

5. *Françawi* (arabe) : français.

d'une maison. Furieux, le vieillard se retourna vers Lionel et lui asséna une volée de malédictions dignes des grands prophètes du Tanach, Béni soit-il, en faisant mine de le frapper.

Hilare, Khatchadour prit ses jambes à son cou et ne s'arrêta que hors de portée. Lionel eut tôt fait de le rejoindre : « Mais tu es complètement maboul ! » s'écria-t-il d'une voix qui trahissait la frayeur et l'amusement.

À l'entrée du quartier arménien, Khatchadour fit un signe amical au gardien qui les laissa franchir le solide portail, près de la cathédrale bâtie sur la tombe de Jacques le Majeur. Khatchadour invita Lionel à pénétrer dans la maison carrée qui longeait la rue du Patriarcat, entre le musée Mardigian et la bibliothèque Gulbenkian.

Ils se retrouvèrent dans une pièce sombre, à l'instar de tous les appartements de la Vieille Ville que l'étroitesse des rues préserve du soleil. Sur le mur, Lionel remarqua une grande icône de la Vierge Marie, la mère de Jésus. Il fut surtout attiré par les belles faïences bleues qui étaient sur les étagères d'un vaisselier. Il y en avait de toutes les tailles ! Des cruches, des théières, des vases, des gobelets.

« Elles sont trop belles ces faïences ! s'exclama Lionel

— Grand-père, grand-père ! C'est Khatchik !

— Khatchik ! Je ne savais pas qu'on t'appelait Khatchik !

— Khatchik, t'es chic ! C'est le diminutif de Khatchadour.

Khatchadour, Pompadour, c'est lourd !

— Et c'est quoi ton nom de famille, je n'ai pas retenu quand on s'est présenté en classe.

— Khatchadourian.

— Yann ? Katchadour Yann ?

— Non ! Khatchadourian !

— Khatchadour, ce n'est pas ton prénom ?

— Mais si !, dit le petit Arménien en éclatant de rires. Khatchadour Khatchadourian, alias Katchik, le loustic ! »

Un vieil homme entra dans la salle de séjour, à pas lents. De taille moyenne, vêtu d'un costume beige suranné, il portait une petite barbe blanche, finement taillée en pointe. Elle faisait un étonnant contraste avec le teint mat de sa peau. Lui et Katchik échangèrent un regard de complicité.

« Grand-père, c'est Lionel, Lionel Fridman, on est dans la même classe au lycée français.

Bonjour, petit bonhomme.

— Vous parlez français !

— Un peu. Depuis combien de temps es-tu à Jérusalem ?

— On est arrivé au mois de juillet. Papa est archéologue, il travaille au Mur des Lamentations. Ils déblaient un tunnel le long de l'Esplanade du Temple.

— Et où habites-tu ?

— Nous louons une maison à Abou Tor.

— Abou Tor arabe ou Abou Tor juive ?

— Juive bien sûr, on est des Juifs français.

— Vous devez avoir une belle vue là-bas.

— Oui, imprenable ! On voit tout Jérusalem, le Mont des Oliviers, la mosquée El Aqsa et surtout le Dôme du Rocher. »

Lionel s'avança de quelques pas vers le vaisselier :

« Elles sont vraiment jolies vos faïences ! Le tambour du Dôme a la même couleur que vos faïences ! Bleu azur.

— L'Esplanade des Mosquées, Haram esh-Sharif ... Tu dis que ton père creuse un tunnel ?

— Non, le tunnel existe déjà. C'est une ancienne route hérodienne qui longeait le Temple, ils veulent la déblayer pour mieux observer les fondations de toute la zone. »

Lionel s'avisa qu'il se faisait tard et qu'il lui fallait rentrer pour ne pas indisposer sa mère.



Il les salua poliment et sortit. Khatchadour se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit et fit de grands signes à Lionel au-dehors.

« J'ai un nouveau copain, grand-père. Un de plus, dit-il en se retirant de l'embrasure. »

Le vieil homme regarda son petit-fils d'un air fatigué et affectueux.

À peine avait-il entrouvert la porte qu'il entendit sa mère s'écrier :

« Lionel, c'est toi mon chéri ? Je me faisais du souci, pourquoi tu as mis autant de temps à rentrer ? »

Lionel posa son cartable en haussant les épaules et embrassa sa mère :

« Maman, on n'est pas à Paris : métro-boulot-dodo. On est à Jérusalem, et Jérusalem est une fête. »

Lionel avala un loukoum et vida d'un trait son verre de coca avant de se mettre au travail.

Il était assis par terre, sur la moquette, complètement absorbé par sa leçon d'anglais, quand son père entra dans sa chambre.

« *Shalom, shalom*, Lionel.

— *Welcome back*, papa ! s'écria Lionel, tout content de revoir son père.

— Tiens, je t'ai acheté ce livre. Je pense que ça va t'intéresser. »

David ouvrit sa serviette et en sortit *Exodus*, le best-seller de Léon Uris.

« *Mazette*⁶ ! J'ai vu le film à Paris, avec maman, à la télé, il y a deux ou trois ans. On a adoré. Il y avait Paul Newman dans le rôle principal.

6. *Mazette* (hébreu) : impressionnant !

— Je sais, j'ai pensé que tu aimerais le lire. C'est le cadre idéal, non, Israël... ?

— Dès que j'ai fini l'*Ami retrouvé*, je m'y plonge ! promit Lionel. »

David se dirigea vers le piano droit qu'il avait loué pour son fils chez un brocanteur de la rue Ben Yéhouda. Il pianota et chanta doucement :

« Ils sont partis dans un soleil d'hiver
 Ils sont partis courir la mer
 Pour effacer la peur, pour écraser la peur
 Que la vie a clouée au fond du cœur
 Ils sont partis en croyant aux moissons
 Du vieux pays de leurs chansons
 Ils sont là-bas dans un pays nouveau
 Qui flotte au mât de leur bateau
 Le cœur brisé d'amour
 Le cœur perdu d'amour
 Ils ont retrouvé la terre de l'amour »...

« Edith Piaf », conclut David, en tenant doucement ses doigts en suspens au-dessus du clavier.

« C'est très beau papa...mais je préfère Bob Marley, dit malicieusement son fils.

— Bob Marley ? » s'étonna David.

Lionel tapota une ou deux notes par-dessus les mains de son père et chantonna en se trémoussant légèrement :

*« Exodus, mouvement of Jah people, oh yeah
 Open your eyes and look within
 Are you satisfied*

With the life you livin' ? »

— *Mazette*⁷ ! qui c'est qui t'a appris ça ? demanda David, étonné.

— Annaëlle, la fille du consul de Belgique.

— Elle chante du Bob Marley !

— Je t'ai dit, ici rien n'est comme ailleurs.

— Et depuis quand fréquentes-tu les jolies jeunes filles ? dit David, en esquissant un petit sourire ironique. »

Lionel rougit légèrement et enchaîna :

« On est aller goûter chez elle le jour de la pré-rentree. Ils ont une maison de fonction près de l'église éthiopienne. »

Et, comme pour invoquer une excuse :

« C'est notre déléguée de classe, avec Khatchik.

— Annaëlle...la vie est belle, Lionel... la vie est belle. Mange les mirabelles.

— C'est encore Edith Piaf ?

— Non, c'est moi. »

Lionel haussa les épaules et s'étendit sur le lit pour feuilleter son nouveau livre.

Son père le laissa, puis il entendit sa mère l'appeler : « Mon petit agneau, le dîner est près. Dépêche-toi, ça va refroidir. »

Les yeux rivés sur la quatrième de couverture d'*Exodus*, il répondit :

« Une minute, une minute, j'arrive. »

Aussitôt le repas terminé, Lionel voulut de nouveau sortir. Il ne tenait pas en place. Une semaine de rentrée si peu ordinaire, les profs, Pierre surtout, le poète, les élèves, Khatchik, ce bout-en-train permanent, les courses-poursuites de tout à l'heure dans les dédales de la Vieille Ville... Il marcha jusqu'à la cinémathèque : qu'aurait-il besoin de voir des films cette année !

Au lieu de rentrer par la grande route de Bethléem, Lionel

7. *Mazette* (hébreu) : impressionnant !



s'offrit un détour par le quartier arabe, surplombant la vallée de la Géhenne.

La Géhenne ! Lugubre vallée, aux abords de Silwan, à la nuit tombante, quand les légions de chats se disputaient les poubelles à coup de miaulements et de griffes. Comme s'ils avaient voulu perpétuer une tradition d'effroi et de damnation, les Arabes, dont les maisons jalonnaient l'encaissement abrupt des parois rocheuses, laissaient ici et là toutes sortes de détritrus qui prenaient un relief lunaire.

Lionel longea une belle demeure en son jardin clos ; entre les haies serrées aux touffeurs orientales, il aperçut des silhouettes graciles et babillardes. Une ombre s'approcha soudainement. Au sol apparurent les contours d'une femme gigantesque avec son voile et sa longue robe. Peu rassuré, il accéléra le pas. Avait-il été vu ? Pris pour un voyeur ? La rue Asaël n'était plus très loin. Il gravit un petit escalier de traverse, simples marches creusées à flanc de coteau, poursuivit son chemin et, hésitant, revint sur ses pas, une dizaine de mètres à peine tout au plus, jusqu'au terrain vague, sur la colline du Mauvais Conseil.

Pour la deuxième fois de la journée, il le voyait...

Mis à nu par l'obscurité de la nuit, joyau lumineux sur son écrin bleu de faïence, le Dôme, avec son croissant haut brandi sur sa pique qui lui lançait le défi de sa civilisation, comme un scalp tendu à bout de bras, Qubbet-as-Sakhra, au voisinage d'El Aqsa.